

Montréal vu par Edwin Whitefield

Mario Béland

Number 56, Winter 1999

Au nord du Nord

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7901ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Béland, M. (1999). Montréal vu par Edwin Whitefield. *Cap-aux-Diamants*, (56), 63–63.

Montréal vu par Edwin Whitefield

Peintre autodidacte extrêmement prolifique et célèbre à son époque aux États-Unis, sa patrie d'adoption, Edwin Whitefield est reconnu pour sa longue carrière, sa production des plus diversifiées et, particulièrement, pour ses fameuses séries lithographiées décrivant les principales villes du continent qu'il visita entre 1842 et 1853. À ce propos, l'artiste est à Montréal et à Québec durant les étés 1851 et 1852, où il propose de grandes lithographies très descriptives des deux villes qui sont numérotées et rassemblées dans sa série *Whitefield's Original Views of North American Cities*. En fait, cette série comprend onze sujets canadiens parmi lesquels deux éditions parues en 1852 et 1855 de *Québec, From Beauport* (n^{os} 26 et 31) et deux autres de *Montreal, Canada East. From the Mountain* (n^o 25). Il est à noter que ces deux dernières sont fort différentes l'une de l'autre, bien que comportant au bas les mêmes 19 numéros de référence identifiant autant de bâtiments de la ville. Ces lithographies suscitent alors l'engouement de la presse tant francophone qu'anglophone et remportent un vif succès auprès du public. En 1855, Whitefield est d'ailleurs l'un des peintres à représenter le Canada à l'Exposition universelle de Paris avec justement des lithographies de villes canadiennes.

Si les œuvres sur papier de Whitefield sont relativement nombreuses dans les collections canadiennes, les huiles sur toile sont en revanche encore très rares et peu connues jusqu'au tournant des années 1970, alors qu'on voit apparaître à des enchères deux panoramas différents de Montréal, dont le plus grand sera acquis par des collectionneurs de Toronto. Cette superbe vue, prise de la montagne, est mise en vedette dans les deux textes consacrés à Whitefield publiés par Bettina A. Norton, à New York, d'abord dans un article d'*Antiques* (1972), puis dans une monographie fort documentée (1977). C'est donc dire l'importance de *Montréal vu du mont Royal*, d'ailleurs le tableau le plus ambitieux de la carrière et de la production de cet artiste à nous être parvenu. Selon Norton (1972) : «*He produced this oil at home in Yonkers early in 1853, noting in his diary: "Oh, be joyful! It is a very elaborate work, and I am going to send it to the Nat^l. Acad^y. of Design in company with some smaller pieces"*». De fait, le catalogue d'exposition de la National Academy of Design de New York, pour l'année 1853, mentionne notamment une *View of Montreal* (n^o 208), laquelle est d'ailleurs à vendre. L'année suivante, soit du 25 au 29 septembre, Whitefield présente

également à l'*Upper Canada Provincial Exhibition* de London (Ont.) deux vues de Montréal à l'huile. Nous perdons la trace du tableau entre cette exposition et sa vente à l'encan, en 1969.

dans la lithographie. Le talent du botaniste est également remarquable dans le rendu minutieux des plantes, arbustes et arbres mis en valeur au premier plan. À n'en pas douter, au plan technique et formel, nous som-



Edwin Whitefield (East Lulworth, Angleterre, 1816-Dedham, États-Unis, 1892), *Montréal vu du mont Royal*, 1853-1854; huile sur toile, 45,5 x 67 cm.
(Photo Jean-Guy Kérouac, Musée du Québec).

Lors de son acquisition par le Musée du Québec, des photographies de la signature de la toile ont démontré que l'artiste a modifié le dernier chiffre de la date, soit un 3 ou un 4. Ce constat laisse croire que, comme un véritable *work in progress*, le peintre ait pu retoucher le tableau durant quelques mois en vue de l'exposition de New York, avant d'apposer la date définitive de 1854. En effet, le tableau montre une parenté certaine, la lithographie *Montreal, Canada East. From the Mountain* (n^o 25), publiée en 1855. Bien que présentant un certain nombre de différences (cadrage rétréci sur la largeur, avant-plan réorganisé pour recevoir, sur la droite, un bouquet d'arbres plus imposant, plan intermédiaire plus rapproché et garni davantage de plantations d'arbres), la composition, pour le reste, est presque identique à la lithographie, notamment le groupe de personnages à l'avant-plan ainsi que l'angle de prise de vue et la disposition de l'ensemble des bâtiments. Le tableau fait preuve d'une grande expérience et d'une maîtrise hors du commun de l'architecture et de l'art de la topographie dans le traitement d'une extrême précision du terrain et des bâtiments, permettant au spectateur de reconnaître aisément chacun de ceux-ci, comme

mes ici devant une œuvre d'une qualité magistrale.

Au plan iconographique, il s'agit là de l'un des derniers témoins, en peinture à l'huile de surcroît, de la longue tradition topographique des vues de Montréal prises de la montagne, tradition qui sera supplantée par la photographie naissante. Aussi, le tableau *Montréal vu du mont Royal* constitue-t-il un document exceptionnel sur la métropole préindustrielle aux alentours de 1850. Durant cette période, Montréal vit une série de troubles et de bouleversements qui marquent profondément la topographie urbaine et le tissu social de la ville, entre autres le grand feu rasant 11 000 maisons, en 1852. Le Musée du Québec ne possédait jusqu'à ce jour qu'une seule vue panoramique de Montréal peinte à l'huile, maintenant attribuée à John Poad Drake et datée vers 1825 (voir *Cap-aux-Diamants*, hiver 1998, p. 63). Aussi, *Montréal vu du mont Royal* d'Edwin Whitefield s'avère-t-il, pour la collection d'art ancien du Musée du Québec, l'une des plus importantes acquisitions des dix dernières années. ♦

Mario Béland
Conservateur de l'art ancien